

LISTE DES FÉDÉRATIONS INTERNATIONALES

reconnues par le C. I. O. mais dont les sports ne figurent pas au programme des Jeux olympiques:

Fédération internationale de volleyball: 66, boulevard de Strasbourg, Paris X^e.

Fédération internationale de roller-skating: p. a. M. Fred. Renkewitz, président, villa Bella, Montreux (Suisse).

Fédération internationale de boules: p. ad. M. Jean Jasserand, président, rue de Brest 25, Lyon (France).

Fédération internationale de judo: Stadio Nazionale, Roma.

Fédération internationale de pelote basque: Los Madrazo 11, Madrid.

Fédération internationale de tir à l'arc: p. a. M. Henry Kjellson, Gumshornsgatan 11, Stockholm. (Was on the Olympic Programme in 1908 and 1920.)

AUTRE FÉDÉRATION INTERNATIONALE RECONNUE PAR LE C. I. O.:

Fédération internationale de médecine sportive: Stadio Nazionale, Roma.

De la situation actuelle de l'éducation physique

Conférence faite dans le cadre de la III^e Semaine sportive de la Fédération internationale des sports universitaires (F. I. S. U.) du 9 au 16 août 1953, par M. Arnold Kaech, directeur de l'Ecole fédérale suisse de gymnastique et de sport. (Publié avec l'autorisation de l'auteur.)

(Deutscher original Text Seite 34.)

Ce n'est pas chose facile que d'exposer la situation actuelle de l'éducation physique. La portée de la notion même d'éducation physique conduit à des généralisations desquelles aucun enseignement valable ne peut être tiré. Le problème se pose, en outre, très différemment d'une nation à une autre. Dans les Etats primitifs qui viennent de prendre conscience de leur propre existence, l'importance de l'éducation physique doit céder le pas à des problèmes beaucoup plus urgents tels que le ravitaillement, la construction de logements, l'instruction et l'organisation politique, sociale et économique de la nation. *Primum vivere.*

Dans les nations d'une civilisation plus développée, l'éducation physique constitue, par contre, un facteur culturel de poids. Elle remplit, d'une manière générale, une fonction compensatrice aussi bien pour l'individu lui-même que pour l'ensemble de la communauté. C'est à l'éducation physique dans ces pays que nous voulons prêter notre attention.

On la reconnaît à deux signes caractéristiques qui faisaient défaut à l'éducation physique des époques précédentes: son extraordinaire développement, sa réglementation précise et son organisation.

Son développement revêt un double aspect. Il y a tout d'abord la diversité qui caractérise l'éducation physique actuelle. En Suisse, seulement, il se pratique actuellement plus de cinquante sports différents, alors que les Grecs ne connaissaient qu'à peine dix formes différentes d'activité gymnique (athlétisme léger compté comme une seule). Le nombre des exercices s'accroît encore, bien que le rythme des découvertes nouvelles ait diminué à la suite de l'influence de retard et de sélection

due à l'organisation notamment de la part des Jeux olympiques avec leur programme clairement défini. Mais le développement de l'éducation physique s'exprime avant tout dans la participation. De par l'éducation physique pédagogique seule déjà, laquelle trouve sa consécration dans l'enseignement scolaire, chaque enfant est, pour ainsi dire, touché. Il n'y a presque plus aucun être humain aujourd'hui qui ne soit pas soumis, sous une forme ou sous une autre, à une éducation physique systématique. Mais l'éducation physique a largement dépassé le cadre scolaire pour gagner la masse et cela dans une proportion beaucoup plus considérable que l'accroissement de la population ne le laissait supposer.

Les exercices physiques et le sport en général sont devenus une pratique générale. De nos jours, tout spécialement, ils ne sont plus un privilège de classe, une prérogative d'une élite sociale, l'exercice d'une caste particulière ou d'une aristocratie militaire, mais partie intégrante de l'existence de plusieurs millions d'individus qui se recrutent dans toutes les classes de la population. L'évolution des cinquante dernières années nous a conduits, dans une certaine mesure, vers une démocratisation des exercices physiques.

Parallèlement à cette évolution, la réglementation et l'organisation se sont développées, ce qui constitue un autre signe distinctif de l'éducation physique moderne par rapport à celle des époques précédentes. Cette réglementation et cette organisation sont valables pour une partie, au moins, des exercices physiques, le sport. Le football est pratiqué à Hong-Kong d'après les mêmes règles qu'à Rio-de-Janeiro. La piste sur laquelle un coureur de Californie établit un record a les mêmes dimensions que celles de Sibérie. Le disque que lance Consolini a exactement le même poids que celui de Sam Jness. Ulysse, par contre — vous vous en souvenez — dut se contenter du disque qui se trouvait à la portée de sa main et qui était plus grand, plus épais et plus lourd que celui avec lequel il avait l'habitude de s'exercer.

La réglementation uniforme et ses hypothèses, l'organisation supranationale, ont

donné au sport le caractère universel qui le distingue aujourd'hui.

Ce qui fait l'objet de premiers et timides essais dans d'autres domaines est réalisé dans le sport: lois uniformes, directives d'application identiques par-dessus les pays et les frontières.

Le sport devient ainsi l'expression d'une conception de vie tout spécialement conforme à notre époque d'avions à réaction, de télégraphie et de télévision.

A un autre point de vue également, les exercices physiques correspondent aux temps actuels: comme merveilleux correctif de la nature contre l'influence néfaste de notre propre esprit d'invention. « On peut les considérer comme une défense de l'humanité saine contre les préjudices de la civilisation moderne », disait Diem, et encore: « Ils sont une sorte d'hygiène personnelle de l'homme moderne, un essai de traitement préventif contre la dépravation de la vie dans nos villes tentaculaires. »¹

Après cette esquisse de l'importance des exercices physiques — que j'ai voulu intentionnellement brève pour tenir compte de la conférence qui vous fut faite hier² — nous allons essayer de déterminer le point de départ qui nous permettra d'en apprécier la situation actuelle.

* * *

Ce point de départ ne peut être autre, me semble-t-il, que le sens et le but des exercices physiques tels que M. Mulrenan les a précisés dans son exposé d'hier.

Si nous nous référons à son exposé, nous voyons que le premier but des exercices physiques, c'est certainement de favoriser le développement de la santé, de la force et le sentiment d'une vie plus naturelle. Ce but est avant tout, mais non pas exclusivement du domaine corporel. Son importance ne risque pas d'être exagérée dans notre monde mécanisé à outrance.

En outre, les exercices physiques offrent des possibilités d'influence dans les domaines du caractère et moral. Je pense qu'il est superflu de vous les énumérer.

Ils remplissent, enfin, certaines fonctions sociales, en ce sens qu'ils groupent les individus dans des clubs, des sociétés, dans des trains de sport, dans les auberges de jeunesse, sur les rives de nos lacs et de nos fleuves, dans les excursions, sur les pistes de ski — et pourquoi pas aussi? — dans les séances « après ski »!

Du fait du caractère sociable de l'individu avec son corps et son âme, les exercices physiques offrent la possibilité de saisir toute la personnalité.

En considérant l'éducation physique sous cet angle, on obtient deux impressions parfaitement distinctes. Nous avons, d'une part, tout le domaine de l'éducation physique

¹ Olympische Flamme, das Buch vom Sport, Bd. I, Deutscher Archiv-Verlag, 1942.

² The Influence of Physical Education in Society and Education, B. W. Mulrenan, Univ. Cardiff, England.

scolaire qui poursuit les buts bien définis que nous connaissons. Elle a adopté une forme de travail assez semblable à celle des exercices physiques post-scolaires, notamment le sport, mais elle se tient, d'autre part, sur une prudente réserve à son égard. C'est un fait qu'un grand nombre de maîtres de gymnastique refusent de pratiquer le sport dans sa forme d'expression actuelle. Que d'autres milieux d'éducation et en général de nombreux intellectuels les suivent, n'est pas étonnant.

Au sein des exercices physiques post-scolaires, au nombre desquels nous comptons, outre la gymnastique, les jeux, les excursions, avant tout le sport, se manifestent deux tendances de développement. D'une part un développement en largeur qui tend à procurer à ceux qui les pratiquent la santé, une certaine compensation au travail professionnel, le goût de la nature, et d'autre part la recherche passionnée de l'exclusivité de la performance maximum qui se trouve être, dans un certain sens, diamétralement opposée au développement en largeur.

Au moyen des statistiques d'effectifs des associations de gymnastique et de sport, il est sans autre possible de se rendre compte de ce développement en largeur. Beaucoup plus typique encore est le nombre sans cesse croissant de ceux qui pratiquent les exercices physiques sans qu'ils soient pour autant « organisés ». Je pense, en particulier, à l'importante armée de tous ceux qui pratiquent le camping. Aux innombrables nageurs qui pratiquent leur sport favori sans être affiliés à une société, à la multitude des excursionnistes de vacances. Le ski peut également servir d'exemple. La Fédération suisse de ski compte 41 000 membres, alors que le nombre des skieurs « indépendants » est plus de dix fois supérieur.

Ces exercices physiques pratiqués sur une large base tendent, sans aucun doute, vers les buts que nous avons évoqués, même s'ils les poursuivent d'une façon moins consciente que ce n'est le cas dans l'éducation physique scolaire. Outre le développement en largeur, il y a lieu de considérer également le développement en hauteur, c'est-à-dire la recherche de la performance maximum, bien que sa concordance avec le sens et les buts des exercices physiques soit déjà plus problématique. Il ne s'applique, de par sa nature, qu'au sport proprement dit. Nous voulons nous y arrêter.

* * *

Le développement en hauteur, la recherche du record, ne s'oppose pas, en soi, au sport. Il se justifie, au contraire, par le sport lui-même. C'est précisément pour cela que son appréciation présente quelques difficultés.

Le sport est, de par son essence, un jeu; un jeu dans lequel on s'efforce de réaliser certaines performances. Il se différencie, en cela, de la promenade de santé ou des exercices de gymnastique que nous pratiquons peut-être dans l'intimité de la chambre à

coucher pour maintenir l'élégance de notre ligne. Le principe de la performance, qui caractérise très distinctement le sport, mène tout naturellement à la comparaison des performances et, de là, à la compétition. Le sport pris dans son ensemble revêt ainsi la structure d'une pyramide dont la base est constituée par la grande masse des sportifs et les côtés par leurs performances sans cesse améliorées; le sommet de la pyramide est représenté par la performance maximum: le record. Ce sommet est donc aussi bien l'expression des performances en largeur que des performances en hauteur de tous les sportifs. La performance maximum ou record constitue ainsi, en quelque sorte, le test d'aptitudes, de vitalité et de « sportivité » d'un peuple. C'est du moins ce que l'on prétend.

Si cela était réellement le cas, nous aurions toutes les raisons pour louer et acclamer les athlètes sortis victorieux des compétitions avec les meilleurs des autres pays et toute la publicité qui serait faite autour d'eux aurait un sens; celui notamment de proclamer au monde entier que, chez nous, l'éducation physique est considérée comme elle le mérite, que la gymnastique scolaire est parfaite, que nous vivons dans des conditions sociales et hygiéniques satisfaisantes, bref, que nous sommes un peuple sain et fort. Inversement, les défaits dans les compétitions internationales devraient être blâmées sévèrement et toutes les mesures prises pour y remédier. Cette conclusion du sommet de la pyramide n'est malheureusement qu'une fausse conclusion. Et elle l'est dans une mesure toujours plus accentuée. La logique initiale de la pyramide des performances est actuellement faussée et souvent même jusqu'à l'absurde par divers éléments étrangers au véritable sport. Le sport de performance devient de plus en plus un « phénomène en soi » qui n'a plus qu'un rapport assez lointain avec le sport que vous et moi, l'employé Dupont ou l'ouvrier Durand peuvent pratiquer. Cela pourrait être clairement démontré si nous pouvions nous mettre dans la peau d'un homme du milieu du XIX^e siècle qui tomberait subitement au sein de notre société. Il serait certainement émerveillé par certaines choses, tandis qu'il ne comprendrait pas, ou comprendrait mal certaines autres. Il en est ainsi du sport. Car ce qui lui est présenté, aujourd'hui, sous le nom de « sport » par la presse et la radio, dans les programmes de télévision et du ciné-journal, ce sont les matches de football entre deux équipes de professionnels, un combat de boxeurs professionnels, le Tour de France cycliste, l'agitation d'un match de hockey sur glace et occasionnellement aussi un skieur, moitié volant, moitié glissant, dévalant à toute vitesse à travers les pierres et les arbres. Tel est le « sport » qui s'offrirait à notre candide ami. Et je m'étonnerais que l'idée lui vint que le sport puisse être quelque chose que lui-même, vous et moi pourrions réellement pratiquer: j'ai peine à le croire. Pas

plus que l'on puisse songer à se produire à l'Opéra Métropolitain, alors qu'on n'est soi-même pas entièrement satisfait de sa voix dans l'intimité de sa chambre de bain.

« L'exemple du visiteur du XIX^e siècle est un peu tiré par les cheveux », me direz-vous. « De tels hommes n'existent plus. »

Sans doute. Et pourtant, reconnaissez-le, la jeunesse moderne se trouve cependant dans une situation absolument identique. Pour elle aussi le sport doit apparaître toujours davantage comme une chose à laquelle on assiste en spectateur, au sujet de laquelle on s'exalte, on se passionne, une chose qui vous procure la plus agréable des émotions, mais de moins en moins quelque chose à laquelle on s'exerce et que l'on pratique soi-même.

C'est pourquoi le sport de performance dans sa forme actuelle, qu'il soit pratiqué comme sport professionnel ou plus ou moins dans le cadre des prescriptions régissant l'amateurisme, perd, de plus en plus, le contact avec sa source naturelle d'alimentation que sont les exercices physiques.

* * *

Ce contact, cette liaison, sont naturellement perdus partout où le sport s'écarte de son origine, de son caractère de jeu et « d'accessoire » pour devenir une « affaire d'argent ». Partout où le sport est commercialisé, les performances des meilleurs, celles des *professionnels*, n'entrent presque plus en réciprocité d'action avec la capacité de performance de la grande masse. Elles sont tout au plus la preuve de la qualité d'une organisation qui ne poursuit plus un but d'éducation physique, mais commercial, et des capacités physiques, du zèle professionnel et des aptitudes au travail d'individus qui ont fait du sport leur gagne-pain. Ce gagne-pain n'est aucunement moins honorable qu'un autre. Mais il n'a plus le droit de s'intituler « sport ».

Le phénomène le plus typique réside, sans doute, dans le fait que ce sport professionnel absorbe de plus en plus l'intérêt sportif du public, que le « spectacle » se donne la forme de « sport » et que pour beaucoup de spectateurs, voire la majorité, il joue son rôle si parfaitement qu'on pourrait s'y méprendre.

Que les performances des sportifs professionnels n'expriment pas le véritable degré des capacités des autres, cela va de soi. Un exemple peut nous en convaincre si c'était encore nécessaire: les Anglais furent de tous temps les grands maîtres du football. Très tôt ce sport fut commercialisé, et les joueurs professionnels anglais furent bientôt les meilleurs du monde. Jusqu'à ce jour, aucune équipe étrangère n'est parvenue à battre l'équipe nationale anglaise chez elle. La même Angleterre participa, l'année dernière, au tournoi olympique de football. Elle se fit représenter — comme l'une des rares nations — conformément aux prescriptions, par une équipe de véritables

joueurs amateurs et fut éliminée au cours des premiers tours, par le Luxembourg! Les succès des professionnels ne constituent donc pas un critère des performances « du peuple ». On constate, au contraire, que la commercialisation de plus en plus généralisée du sport entraîne une baisse générale du niveau des performances du fait que tout l'intérêt est absorbé par quelques « gladiateurs » et que la pratique du sport cède, de plus en plus, le pas au spectacle.

Un phénomène analogue se manifeste dans le sport de performance, en général, là aussi où il n'est pas commercialisé, ou pas commercialisé officiellement. A l'occasion d'un grand concours de ski de l'hiver dernier — qui, compte tenu de l'importance de la participation, équivalait à un championnat d'Europe — j'entendis des gens se plaindre que c'était extrêmement ennuyeux parce qu'il y avait beaucoup trop de participants et qu'au nombre de ceux-ci seuls dix ou vingt sélectionnés des premiers groupes au départ représentaient un certain intérêt. Un spécialiste des choses du ski a imaginé le tableau de ce concours de ski dans dix ans: les « viennent ensuite » ont disparu. On les trouve dans les rangs des spectateurs. Mais sur les pistes combattent dix à vingt « cracs » dirigés et encouragés par de nombreux coaches, par les fabricants de skis et de farts, etc., et entourés d'une imposante propagande à l'intention de la presse, de la radio et de la télévision. A peine la course est-elle terminée, que l'on plie bagage pour la prochaine station de ce cirque, que ce soit Saint-Moritz, Chamonix, Sestrières ou Sun Valley.

Nous avons également dans les sports qui, comme le ski, sont encore assez peu commercialisés, effectué un bon bout de chemin dans la direction esquissée.

Les Jeux olympiques eux-mêmes ont subi un développement qui s'éloigne de plus en plus du but visé par les exercices physiques.

Ces Jeux sont, conformément aux prescriptions, des concours d'amateurs. On n'y lutte pas pour remporter un prix en espèces, mais pour l'honneur. Mais cet honneur est chèrement payé. Les victoires olympiques sont devenues à tel point une question de prestige — il suffit de se rappeler le différend très peu olympique et exploité par la presse, entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, au sujet de la première place au classement par nations *qui n'est même pas officiel* — que presque tous les moyens sont bons pour les obtenir, même s'il faut enfreindre pour y parvenir la règle fondamentale de l'amateurisme. Ces atteintes à l'amateurisme sont diversement camouflées. De l'« amateur » choisi, formé, entretenu, payé, promu et décoré par l'Etat, à l'« universitaire » au bénéfice de bourses, au « moniteur national » et au « voyageur sportif » qui obtient deux à trois fois par semaine des « dons d'honneur » d'une valeur très substantielle, il y a de nombreuses nuances. C'est à peine si un jeune homme, qui pratique le sport à côté de sa profession et

de sa formation, peut encore, exceptionnellement et dans certains sports individuels, tendre ses mains vers la palme olympique.

C'est ainsi que des manifestations comme les Jeux olympiques, les Championnats du monde, etc., risquent de perdre peu à peu le contact avec le sport, dans la mesure où celui-ci est considéré comme un facteur de santé populaire, de source d'énergie et de joie de vivre. Ce sont de brillants spectacles, inoubliables pour qui les a vécus. Ils sont des exemples convaincants de l'énergie, de la volonté humaines et de la perfection corporelle. Mais leurs résultats laissent finalement tout au plus apparaître les efforts faits par un pays, un système politique, une organisation sportive, afin qu'ils puissent voir leur propre drapeau monter au mât de la victoire. Mais les Jeux ne parlent plus ou de moins en moins de la « sportivité » du peuple, de ce que la victoire représente. C'est pourquoi ils ne constituent plus un critère d'appréciation du développement de l'éducation physique dans tel ou tel pays.

Dans cette compétition la Finlande, par exemple, ne peut plus conserver sa place. Ses célèbres athlètes furent incapables d'obtenir une seule médaille d'or aux Jeux olympiques d'Helsinki en 1952. Est-ce à dire que le peuple finlandais soit moins sportif, moins tenace, moins sain qu'autrefois? A peine, même si la guerre a pu laisser quelques blessures pas encore totalement fermées. Mais les responsables du sport finlandais n'ont tout simplement pas (pas encore?) pris la décision de délivrer leurs meilleurs athlètes de tous soucis matériels et de passer à un véritable « élevage » de vainqueurs. Est-ce un malheur pour le peuple finlandais? Du point de vue prestige, peut-être! Les Finlandais ont certainement plus que n'importe quelle autre nation ardemment désiré des médailles dans leurs disciplines de parade traditionnelles. De telles médailles ont toutefois une valeur assez problématique quant à leur influence sur la santé du peuple. Ce n'est pas cela qui importe.

Quoi donc?

Ce qui importe, c'est que les enfants puissent grandir dans une atmosphère saine et joyeuse, qu'au milieu de la mer de maisons des villes, des coins de verdure et des places de jeux leur soient réservés sur lesquels ils puissent être des enfants. Ce qui importe, en outre, c'est que les enfants reçoivent à l'école un enseignement de la gymnastique plein de bon sens, donné par des maîtres qui y comprennent quelque chose et qui leur assurent une formation décisive pour la vie. Ce qui importe encore, c'est que les apprentis, les élèves des écoles moyennes, les jeunes paysans, bref la jeunesse tout entière trouve de la joie à pratiquer une activité physique et sportive pendant les années critiques de la croissance et que l'occasion lui soit donnée d'organiser en conséquence son temps libre si court! Ce qui importe surtout, c'est que dans tout le pays, sur les places de sport, sur les sentiers d'excursion, dans les auberges

de jeunesse, sur les rives des lacs et sur les pentes enneigées des montagnes s'ébatte une jeunesse joyeuse, fraîche et entreprenante. Il importe aussi que cette jeunesse mesure ses forces dans des jeux et des concours qui lui conviennent. Il importe enfin que l'homme et la femme conservent, jusqu'à un âge avancé, un certain « goût de l'effort » et que le père et la mère fassent aimer la nature à leurs enfants en les y conduisant, en les y faisant vivre. C'est tout cela qui importe. Et non pas de cueillir des couronnes de victoires qui sont aujourd'hui si haut placées qu'il n'est plus possible de les gagner sans l'emploi d'échelles artificielles. Il importe donc, en un mot, que nous soyons sportifs. Que nous ayons nous-mêmes des sentiments de sportifs et que nous agissions comme tels.

* * *

N'est-ce pas une contradiction? Peut-on vraiment envisager de guérir le sport par le sport et de remédier à ses inconvénients en inculquant le sport, en le cultivant et en l'encourageant? Ne serait-ce pas préférable de s'associer à ceux qui vitupèrent le sport en général?

Je ne le crois pas. Je crois plutôt que le mauvais sport ne peut être vaincu que par le meilleur sport, comme l'a dit Carl Diem. Je crois que cette lutte contre la dégénérescence du sport est la même que celle contre la littérature malsaine. La simple défense de celle-ci ne suffit guère. Il faut opposer à la mauvaise littérature quelque chose de meilleur et éveiller les dispositions nécessaires à l'égard de la bonne littérature.

C'est cela qui est décisif. *Il faut offrir quelque chose de meilleur et éveiller la disposition pour son adoption.*

Ce devoir nous touche tous. Il incombe non seulement aux parents et aux éducateurs, mais à tous ceux qui dirigent l'activité sportive dans les sociétés, dans les clubs et associations. C'est une affaire qui concerne aussi les autorités et constitue, me semble-t-il, avant tout une tâche des milieux intellectuels. Ceux-ci étaient longtemps le levain et les cadres du mouvement sportif et ont largement contribué à lui assurer la place qu'il occupe actuellement. Dégoûtés par l'activité bruyante, la propagation de buts étrangers au sport et le premier bas tinte de l'argent, ils s'en sont de plus en plus désintéressés. Pour beaucoup, l'enjeu en temps et en efforts que le sport exige aujourd'hui est tout simplement trop grand et leur paraît en aucun rapport avec ce qui doit lui revenir dans le cadre d'une formation harmonieuse et d'une activité pleine de responsabilités. C'est pourquoi le sport a perdu, dans une large mesure — contrairement à l'époque des pionniers — le contact avec les milieux intellectuels. A leur place se sont avancés les managers, dont les buts se distinguent nettement des rêves élevés des pionniers. On ne peut s'attendre non plus à ce qu'ils apportent

« le meilleur » ou qu'ils en éveillent la disposition.

Ce problème est cependant de grande urgence. Celui qui observe l'activité sportive durant un certain temps constatera avec effroi à quelle vitesse ce « procès de scission » — comme je voudrais appeler ce phénomène — se propage. De l'organisme toujours grandissant du sport se détache une direction. Ce qui devrait constituer le couronnement du sport pratiqué librement et insouciamment, ce qui devrait naturellement surgir de toute sa largeur, c'est-à-dire la performance et la haute performance, est en train de perdre tout contact avec sa base et de devenir un phénomène en soi. Cette partie du sport qui n'a plus guère de rapport avec l'origine des exercices physiques change de caractère et passe dans le domaine du spectacle.

Etant donné le petit nombre de sportifs en cause, le malheur ne paraît pas si grand et le jugement sur ce « spectacle » n'est pas encore prononcé. Ce qui est cependant sérieux, c'est le fait que cette pousse sauvage soutire toujours davantage de sève du tronc des exercices physiques, car — et voilà le point essentiel — ce genre de sport, le sport de spectacle, devient de plus en plus le sport des masses. Des masses passives notamment. Le sport de ceux qui ne produisent plus rien eux-mêmes, si ce n'est la taxe d'entrée.

La scission dont je parlais n'est donc pas seulement une scission entre ceux qui font du sport un but en soi et ceux qui le pratiquent dans son sens premier. Il s'agit plutôt d'une scission entre ceux qui voient le sport en tant qu'exercice physique et ceux qui n'y prennent part que passivement. La scission va donc, à travers le tronc, jusqu'aux racines.

Le danger le plus évident apparaît sur le plan corporel, c'est-à-dire pour la santé. Quand le nombre des spectateurs aura dépassé celui des pratiquants, le sport aura échoué dans son rôle de facteur d'hygiène sociale et aura conduit *ad absurdum*.

Mais les possibilités éducatives qui résident dans le sport et qui découlent de l'esprit chevaleresque et du besoin de respecter les règles du jeu se perdent aussi. Si, au lieu de demeurer un jeu pratiqué sérieusement, le sport se développe trop au sérieux, comme une chose en soi, comme un but absolu, ses vertus s'étiolent. Pour le gladiateur romain, pour qui la lutte signifiait la vie ou la mort, il n'était pas question de l'esprit chevaleresque et du respect de la règle. Sa loi était la loi extrêmement vieille, brutale et amoralisée de l'humanité: toi ou moi. Partout donc où le sport n'est plus pratiqué comme un jeu, là où il devient une question d'existence, nous nous privons de ses possibilités éducatives. Nous retombons au niveau du gladiateur.

Je crois vous avoir révélé par ces quelques considérations cette singulière maladie dont le sport est atteint et qui menace — en obéissant apparemment à un principe

qui lui est inné, celui de la performance — de le détruire, ou tout au moins de l'éloigner du domaine des exercices physiques et de leur but énoncé au début de cette conférence.

Ce serait pur défaitisme si nous nous résignons à contempler cette évolution sans réagir et si nous nous détournons simplement du sport parce que son orientation ne rencontre pas notre approbation. Il me semble plutôt qu'il serait de notre devoir de commencer une lutte acharnée contre cette tendance — avec un courageux pessimisme si vous voulez — et de la poursuivre journellement, dans les petites et les grandes circonstances, aussi bien dans le domaine de notre travail pratique que dans notre activité extérieure.

Pour tous ceux qui ont directement affaire avec l'éducation physique, il importe peu que le cours extérieur des choses puisse être changé. Qui voudrait s'abandonner à cette illusion? Ce qui est plus important, c'est de créer une base solide et indestructible chez tous ceux qui peuvent être atteints par son influence. Il s'agit de réaliser deux choses. Ils doivent apprendre à distinguer entre le sport apparent, le sport faussé, dégénéré et le sport original qui a reçu son sens du vieux mot français « se desporter » (se distraire, se rétablir). Ils doivent être pénétrés, corps et âme, de ce sport. L'influence de leur éducateur doit leur laisser une empreinte indélébile. Une empreinte qui résiste fermement à la propagande tapageuse et aux séductions du sport apparent. Si ce but est atteint, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter si nos jeunes remplissent les rampes des stades. Ils y vont comme à n'importe quelle autre distraction — au cinéma par exemple — parce que cela est dans le cours normal de notre temps. Ils ne passeront pas, ce faisant — et ceci est décisif — dans le camp des passifs, dans le camp de ceux qui ne trouvent plus, dans le sport, une aventure personnelle, mais qui cherchent une compensation dans l'aventure d'autrui.

Ce me semble être un point essentiel du travail dans le secteur de l'éducation physique que de marquer de cette empreinte aussi bien le physique que le psychique. Cela n'est possible que si l'éducateur est lui-même convaincu de la vertu du sport et s'il est pénétré de la foi en cette vertu et du feu de son enthousiasme et si le fleuve de joie qui coule en lui est plus grand que la pâle résignation devant les manifestations bruyantes du sport-spectacle.

Un rôle décisif échoit aussi aux autorités. Ce sont elles, au fond, qui fixent dans une mesure plus ou moins grande la direction que le sport doit prendre et qui l'influencent. Comme on peut le constater généralement, les autorités et notamment les sommités politiques trouvent plus facilement accès au sport-spectacle qu'aux exercices physiques qui sont pratiqués loin des phares publicitaires. Des réminiscences du fameux *panem et circenses* peuvent être perçues jusque dans les tout petits villages. Tant que

le sport-spectacle ne s'intéresse à la collaboration des autorités que dans un but décoratif, passe encore. La question devient plus délicate s'il prétend à une partie des fonds qui sont destinés aux exercices physiques. Il convient de dire une fois, en toute franchise, que *les subsides qui sont accordés pour des manifestations de sport-spectacle constituent un gaspillage*, aussi importantes que ces manifestations puissent être pour la localité respective. Une autorité qui alloue des prix pour un critérium de cyclistes professionnels ou qui fait un cadeau d'honneur à l'équipe gagnante d'un championnat de football est mal conseillée. S'il y a lieu d'accorder des allocations, c'est au « ministre de la propagande » et non au « ministre des sports » qu'il incombe de les payer. C'est lui que cela concerne.

La tâche des autorités n'est pas limitée au domaine purement sportif. Leur responsabilité embrasse les exercices physiques dans toute leur signification hygiénique-sociale, que ce soit les places de jeu pour nos enfants, la gymnastique scolaire, l'aménagement de places de gymnastique et de sport publiques, l'hygiène publique ou le service médico-sportif.

Pour tous ceux qui ne doivent s'occuper du sport ni comme éducateur, moniteur ou dirigeant de l'activité sportive, ni en leur qualité de membre d'autorité, pour ceux donc qui n'ont que des rapports superficiels avec lui, il s'agit de distinguer clairement entre ce qui est sport et ce qui prétend être du sport. Ils doivent reconnaître que le travail d'un maître de sport ou d'un moniteur de société, d'un maître de natation ou d'un arbitre de football de la catégorie la plus inférieure, est, dans un certain sens, aussi important qu'un championnat du monde ou la victoire d'un professionnel. Ils doivent, avant tout, savoir une chose: que le sens des exercices physiques réside dans le fait de les « pratiquer » et non pas d'y « assister ».

Cette vérité doit être propagée toujours davantage. Si la presse et la radio se faisaient — comme cela est souhaitable — les porte-parole de cette conception, elles ne feraient que rembourser une part de la dette qui leur est imputable dans la situation actuelle des choses.

Si, pour clore, je devais faire une synthèse de ma conception, je dirais ceci: Le sport a atteint, dans le cadre de l'éducation physique, une position éminente. Certaines de ses tendances ne peuvent être acceptées sans scrupules. Le sport n'est cependant pas devenu pire en soi. Il ne s'est pas éloigné du but commun de l'éducation physique. Il a seulement donné naissance à un produit accessoire qui est souvent confondu avec lui et qui menace, si l'on n'y prend garde, de prendre sa place.

Il nous appartient de conserver au sport son sens original, de le cultiver, de le développer et de le mettre au service des buts élevés de l'éducation physique. Cette tâche incombe tout spécialement à ceux qui ont le privilège de s'instruire dans une université.